



PORTRAIT DE RITA



Texte **Laurène Marx**

A partir d'entretiens de **Rita Nkatbanyang** réalisés par **Laurène Marx** et **Bwanga Pilipili**

Mise en scène **Laurène Marx**

Avec **Bwanga Pilipili**

Lumières Kelig Le Bars
Création musicale en cours
Collaboration artistique Jessica Guilloud

Production : Cie Hande Kader / Bureau des Filles
Coproducteur : Théâtre Ouvert-Centre National des Dramaturgies Contemporaines,
Les Quinconces-L'Espal – scène nationale du Mans, Les Halles de Schaerbeek,
Collectif FAIR-E – CCN de Rennes (en cours)

CONTACTS :

Directrice de production : Véronique Felenbok – veronique.felenbok@yahoo.fr – 06 61 78 24 16
Chargée de production : Aliénor Suet – alienorsuet.prod@gmail.com – 06 95 95 78 53
Diffusion : Chloé Cassaing - ccassaing.diffusion@gmail.com – 06 59 58 13 59

Rita, Bwanga et moi. Une rencontre

Le 30 septembre 2023, je participe aux Halles de Schaerbeek à la Nuit de l'Amour. J'y rencontre la performeuse belge Bwanga Pilipili qui dit un texte qui parle de violences policières, d'une agression qu'a subi un enfant de neuf ans à Charleroi dans une école spécialisée.

Mathis est un enfant qui se fait insulter sans arrêt, qui est le seul noir de son école spécialisée. On l'appelle « chocolat » là-bas, et un jour il a un mouvement de colère. Il a un bloc-notes dans la main et il le jette sur le gamin qui l'a insulté. Et là, devant cet acte, la directrice de l'école appelle la police.



Bwanga nous raconte cette histoire et nous appelle à venir le lendemain au rassemblement à Bruxelles où je vois cette femme avec un micro, devant une statue, qui explique ce qu'il s'est passé qui pourrait être le racisme systémique expliqué aux idiots. L'histoire d'un garçon de neuf ans qui a subi un plaquage ventral, donc le même que Georges Floyd, et là tu vois qu'un enfant noir de neuf ans, ce n'est pas un enfant, c'est un noir.

Je suis allée trouver la maman, avec Bwanga, et je me suis dit que je voulais traiter ce sujet-là qui commence avant le petit Mathis, avec l'arrivée de Rita de Yaoundé en Europe alors qu'elle a une affaire florissante au Cameroun.

Raconter comment quelqu'un qui vient de son plein gré se retrouve coincé, comme son fils est coincé au sol, étouffé, étouffé par un système avec un pays, la Belgique en l'occurrence, qui n'est pas un pays d'accueil, mais un piège pour cette femme camerounaise, qui va se retrouver à descendre socialement, à être dévaluée intellectuellement, humainement, à se retrouver femme de ménage alors qu'elle était femme d'affaires, et raconter tout le mécanisme qui mène à ça.

Donc c'est une histoire de la violence policière qui n'est pas que des enfants qui prennent des balles dans des voitures, qui est une violence des blancs, une violence étatique.

C'est comment le regard des blancs fait d'une femme d'affaires une femme de ménage. Et mon propre regard

La particularité de ce spectacle, c'est la rencontre entre Bwanga, Rita et moi.

C'est qu'on a mélangé trois regards, celle qui l'a vécu dont c'est le portrait - donc Rita, et en décalage Bwanga qui est actrice et qui a vécu des choses parallèles, des choses similaires, qui est brillante dans son analyse du système, et moi, une autrice trans blanche, qui vient avec son regard et son expérience de la blanchité, tout en ayant un lien avec ces deux femmes de ce que c'est la fétichisation et la déshumanisation.

Nous guérir nous-mêmes

On s'est retrouvées avec Bwanga tout de suite sur la particularité de pouvoir entrecouper le récit de réflexions, de vannes, parce que Bwanga est capable de distance et d'humour sur cette situation, et c'est ça qu'on va aller chercher. Pas dans un but d'alléger un propos ou pour protéger les auditeurs, mais on est là pour arriver à trouver un ton qui est le centre de toute mon écriture, qui va du poétique au très cru, au bêtement prosaïque, au vulgaire, au drôle, au triste, qui navigue sans arrêt.

Et pour ça je dois écouter comment Rita parle, comment elle réfléchit pour qu'il y ait sa présence sur scène, et je passe aussi beaucoup de temps à écouter le phrasé de Bwanga, capter tous les petits moments où on va dériver de l'histoire de Rita pour que Bwanga parle aussi de son vécu, pour que moi aussi je parle de mon vécu, alors pas sur le racisme, mais là où je me sens proche de Rita et de Bwanga puisqu'on a connu toutes les trois la galère, la précarité, donc en fait on comprend aussi que dans les processus de déshumanisation, il y a les habits mal taillés, les habits troués, les baskets pas neuves, les goûters à la récré qui puent.

Quand Bwanga dit « Quand t'es noire et que t'ouvres ta boîte à tartines, bah ça pue ton pays en fait, et t'es face à des blancs qui se moquent de toi parce qu'ils pensent que la choucroute ça sent bon ».

Donc ça c'est tout un degré, où par des évocations comme ça qui sont drôles mais que nous, quand on les a vécues en tant que précaires, ou elle en tant que racisée, n'étaient pas drôles sur le moment, en fait on est dans une recherche de réutilisation de toute cette douleur et de cette méchanceté qui permet aussi de nous guérir nous-mêmes par le ton, par le second degré, par l'ironie. Parce qu'il y a que ça qui guérit.

Eviter la récupération, un enjeu central

On doit s'interroger sur la récupération : dans quelle mesure nous-mêmes on est dans cette récupération, comment l'éviter en l'intégrant le plus possible au dispositif, au projet, à la démarche.

C'est un enjeu central, qui vient même avant de raconter l'histoire.

Comment on va la raconter, avec quelle amitié, quelle intimité, quelle tendresse.

Ça sera la clé pour que ça soit un projet juste et intéressant, avec une honnêteté intellectuelle. Et inscrit dans cette rencontre, il y a des problématiques de récupération, dont on n'est pas nous-mêmes à l'abri, on est pas plus justes que les autres.

Et Bwanga et moi, on est dans un équilibre de ça, où moi la blanche je pourrais me dire « Alala trop bien je vais aller aider les noirs », où elle même Bwanga elle a pas d'illusions sur plein de choses, où Rita elle dit des phrases du genre « C'est bien que ça soit une blanche qui l'écrive, comme ça on l'écouterait peut-être plus », donc tout le monde est dans un certain cynisme, qui est en fait une forme de lucidité sur un projet comme ça.

Moi je ne suis pas une universitaire ou une sociologue. Ma façon de faire émerger la sociologie, c'est de faire des portraits. Et c'est toute ma démarche de faire des portraits, moi qui n'ai pas la capacité académique de dire les choses, et puis de toute façon c'est pas mon rôle. Moi mon rôle c'est à la fois de divertir et de mettre en lumière des choses. Du portrait émerge la sociologie, du portrait émerge la société.

ÉQUIPE

LAURÈNE MARX - AUTRICE – METTEUSE EN SCÈNE

Née en 1987, Laurène Marx est une femme trans non binaire dont l'œuvre tourne autour des thèmes du genre, de la normativité, du rapport à la réalité, de la neuro-atypie et de l'anticapitalisme. À l'âge de seize ans, elle quitte l'école pour écrire, tout en vivant de petits boulots pour ne pas s'éloigner de son unique but : améliorer son style et sa narration. À l'âge de vingt et un ans, elle découvre Paris, le cinéma et le théâtre et commence à réaliser ses propres films et à mettre en scène ses propres textes. Son rapport à l'écriture et à la politique change définitivement après qu'elle a assisté à une performance d'Alok Vaid-Menon, une activiste trans non binaire : il lui apparaît désormais qu'écrire sans cause, sans combat est impossible. Elle se promet de ne plus jamais raconter d'histoires inoffensives, mais de s'efforcer de mettre les zones d'ombre en lumière.

Elle obtient en 2015 le Prix de la Nouvelle de La Sorbonne Nouvelle. En 2018, son texte *Transe* est lauréat de l'Aide nationale à la création de textes dramatiques – Artcena (catégorie dramaturgies plurielles). En 2019, elle écrit *Pour un temps sois peu* pour le Collectif Lyncéus et reçoit l'Aide à la création Artcena en 2020 ainsi que le prix du jury de la Librairie Théâtrale, et le prix Adel Hakim. Le texte qui est publié aux Éditions Théâtrales - Éditeur Pierre Banos.

Son 2ème texte *Borderline love* est édité en 2022 aux Éditions théâtrales. En 2022, associée à Fanny Sintès elles montent la Cie Je t'accapare. Ses pièces sont mises en scène par Fanny Sintès, notamment *Borderline Love* au festival ZOOM#7 au Théâtre Ouvert en Mai 22 et *Pour un temps sois peu* au Théâtre de Belleville en 2022/2023, au 11 à Avignon en 23 et *Je vis dans une maison qui n'existe pas* au festival ZOOM#8 au Théâtre Ouvert en Mai 23.

BWANGA PILI PILI - ACTRICE

Originaire du Kivu, en République démocratique du Congo et diplômée de l'INSAS, Bwanga Pilipili jongle entre les métiers d'actrice, d'auteure et de metteuse en scène. Elle débute sur les planches de théâtre, notamment dans les "Monologues du Vagin" de V (auparavant Eve Ensler), dans "Une Saison au Congo" et "La Tragédie du Roi Christophe" d'Aimé Césaire, ainsi qu'à Avignon pour la pièce documentaire "Hate Radio" de Milo Rau.

Parallèlement à son métier d'actrice, Bwanga Pilipili se lance également dans l'écriture et la mise en scène. On retient notamment "Datcha Congo", adaptation de "La Cerisaie" de Tchekhov mais aussi "Simon Garfunkel My Sister & Me" aux côtés de Kristien De Proost, "Luttes, Lettres & Forces" avec Rokia Bamba, et "A Véli Véli Vélo" avec Wendy Jasmine. On la retrouvera dans "Inconditionnelles / Hopelessly" de Kae Tempest, traduction et mise en scène par Dorothée Munyaneza, et "Missa Utica" de Fiston Mwanza Mujila et Sammy Baloji.

Ses talents d'interprète brillent également sur le grand et le petit écran, notamment dans les séries "Engrenages" ou "Les Rivières Pourpres", et au cinéma dans "Black" de Adil El Arbi et Bilall Fallah, dans "Les Femmes du square" de Julien Rambaldi, ou encore dans "Prism" de Rosine Mbakam.

Artiste associée au Théâtre du Rideau de Bruxelles, elle est dramaturge pour le premier spectacle de Yusra Dhary, "Kheir Inch Allah". Enfin, elle est également co-créatrice des trois éditions du Festival Bruxelles/Africapitales et de B. Narrative aux Halles de Schaerbeek.

LA COMPAGNIE HANDE KADER

La compagnie Hande Kader est créée en 2024 pour porter les projets théâtraux et politiques de Laurène Marx en dialogue constant avec notre époque où les questions de genre et de société sont au cœur de son engagement. Son éthique est radicale, féministe, intersectionnelle, antiraciste, anticlassiste, et antiagiste. Soucieuse d'être non élitiste, donc accessible et entendue par toutes, elle travaille à une diversité des formes artistiques, permettant ainsi de jouer aussi bien dans des théâtres que des squats ou des lieux accueillant des publics spécifiques.

Laurène Marx qualifie son genre théâtral de « stand-up triste ». On y retrouve cette adresse au public si spécifique au stand-up, grâce à l'humour caractéristique du genre et l'utilisation d'un vocabulaire frontal : le pronom personnel « tu » est privilégié, afin d'impliquer le/la spectateur/ice dans le spectacle. Laurène Marx puise la matière de ses textes dans son vécu et ses trois premiers textes portés à la scène abordent différents aspects de son expérience personnelle.

Il n'est pas question de jouer un personnage ; il s'agit de transmettre et faire vivre cette histoire grâce son écriture frontale et intime. Ses influences artistiques puisent dans le journalisme gonzo, à travers la façon de documenter son travail et dans son processus d'écriture qui ne craint pas la subjectivité. Son théâtre peut donc être résolument qualifié de documentaire avec, au centre, la transmission d'un vécu et la prise de risque qu'est le dévoilement de son intimité.

Le théâtre est une tribune politique pour Laurène qui donne l'occasion de rendre la parole à ceux et celles qui n'en ont que peu, et surtout de recréer une forme d'art accessible et sans élitisme, où les personnes hors-système peuvent se réconcilier avec la poésie et le théâtre. C'est ce but que poursuit Laurène, à travers son écriture, son art, son engagement et ses performances. Elle choisit de prendre le pari de libérer ceux que la honte rend muet.tes.

LE BUREAU DES FILLES

La compagnie Hande Kader est accompagnée par le Bureau des Filles.

Cette structure a pour objectif de faire évoluer le positionnement des femmes dans le milieu des arts de la scène. Les artistes accompagnées sont engagées, inscrites dans la société contemporaine dont elles interrogent les enjeux et les mécanismes. Avec une attention particulière pour la condition des femmes et plus généralement des personnes minorées, Le Bureau des Filles explore la transmission, les tensions philosophiques et politiques, et les questions de représentation au plateau.

Cette structure met en au centre de son fonctionnement la mutualisation du personnel, la mise en commun d'outils de production et l'échange régulier entre des créatrices qui leur permet de dépasser l'autocensure dans laquelle elles se conditionnent trop souvent et d'affirmer leurs ambitions artistiques.

QUELQUES ARTICLES DES DERNIERES CREATIONS

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Laurène Marx et son écriture au scalpel



Laurène Marx © Lou Reapinger

***Je vis dans une maison qui n'existe pas* confirme la portée déflagratoire de l'écriture de l'autrice autant que sa présence scénique saisissante. Une soirée sous haute intensité émotionnelle.**

Présenté en 2023 dans le cadre du festival ZOOM, *Je vis dans une maison qui n'existe pas* de Laurène Marx est de retour à Théâtre Ouvert: une écriture au scalpel d'une puissance évocatrice phénoménale, qui nous attrape par le col pour ne plus nous lâcher et allie dans le même élan violence inouïe et douceur infinie, inverse le regard, pose les vraies questions et puise dans les zones impénétrables de la souffrance pour en extirper lumière et lucidité. **C'est peu de dire que la brûlure est au cœur du geste artistique de Laurène Marx. Son écriture consume le réel, le réduit en cendres pour mieux l'autoriser à renaître autrement, au-delà des injonctions et jugements, au-delà de cette norme qui étouffe tout sur son passage, à commencer par nos singularités magnifiques.** Laurène Marx écrit comme on s'adresse, dans le face à face de la scène qui est l'horizon de son flux, elle souffle sur les braises pour nous réchauffer et elle avec. C'est peu de dire qu'elle brûle les planches, sa présence est démentielle, elle aspire tout. Elle nous avait renversé avec "Pour un temps sois peu", monologue d'une puissance brute dans lequel elle questionnait sa propre transition, l'identité (sexuelle et de genre), le féminin, dans une parole honnête et crue, aussi nue que sincère et dépouillée de l'envie de plaire. On craignait la déception après cette première déflagration qui nous avait laissé sans voix mais pleine de la joie de cette naissance scénique cataclysmique.

"*Je vis dans une maison qui n'existe pas*" est une bourrasque qui confirme son talent flagrant et l'importance capitale de cette parole. Laurène Marx a cette capacité confondante à remplir le silence de sa présence, à incarner sa propre écriture dans une évidence bouleversante, à habiter l'espace du plateau de son corps et de ses mots, à mettre à terre d'un regard ce 4ème mur qui crée l'illusion pour mieux nous embarquer avec elle, séance tenante, dans son cerveau. La suivre n'est pas sans conséquence, la comprendre, c'est accepter d'aller trébucher au fin fond de l'expérience humaine, de se livrer, sans défense, à une palette d'émotions exacerbées qui nous laissent exsangues. Mais comme délivrés. Dépouillés de ce qui n'a pas d'importance.

Comment dire cette expérience ? Au début il y a ce plateau nu, la boîte noire du théâtre, promesse palpitante. Au début, il y a Laurène, assise au plus près de nous sur le bord de la scène nous rappelant qu'elle aime jouer avec les gouffres et ne pas dresser de frontière entre elle et nous. Au début, il y a ce temps indicible où elle ne dit rien et le public, une fois n'est pas coutume, se tait. On ne sait pas si ça commence, ça a commencé, ça va commencer. Nous sommes en présence les uns des autres et ce silence fait la gravité et la beauté de ce temps suspendu. Puis les mots de la musique. Puis la musique des mots. Laurène Marx prend la parole comme on prend d'assaut les faux semblants, les discours simplistes et plaqués, les opinions étriquées. Elle ouvre la bouche qu'elle a maquillée de rouge sang et l'on s'engouffre dans son débit bien à elle, cette façon d'enquiller les mots ou de les retenir, de les laisser tomber comme des gouttes d'eau en fin de phrases.

Dans ce nouveau texte, après s'être racontée au présent, dans la conséquence d'un parcours identitaire douloureux, elle aborde aux rives de l'enfance, des troubles psychiques, de la colère qui vient de loin et envahit tout. Jamais psychologique, elle tisse les fils d'un récit qui brouille les pistes pour mieux nous mener sur le chemin d'elle-même. Passer par la dérive poétique et narrative pour dire le vif du sujet. On y suit Nikki, son double, lestée de Madame Monstre, Nuage le nuage et les Touts Petits dans une ronde schizophrène de figures qui ne sont au fond que les différentes facettes d'une seule et même personne. "Etre qui on est ça peut tout le temps changer" dit-elle dans un souffle et on attrape ses phrases au vol avec l'envie impossible de toutes les retenir, les garder au creux de soi pour les soirées difficiles. Ce qui est sidérant dans ce que propose Laurène Marx au plateau, c'est la manière de porter son "je" face au monde et sa façon d'inviter le public à être là et à en faire autant. "Approche toi", "écoute moi", "Attends"... La grande salle de Théâtre Ouvert devient un paquebot gigantesque où nos psychés, nos souvenirs, nos vécus, nos visages même s'entrechoquent dans l'invisible, s'incorporent à la fiction-vérité qui déroule ses intensités émotionnelles démentiées. Le plateau est peuplé, habité de cette aura rare que la composition sonore et musicale ample et sombre de Nils Rougé vient doper à bon escient. Et quand Laurène danse pour achever cette introspection qui tait son nom, cette mutation de la mémoire en fiction, car "écrire une histoire c'est décider de ne rien oublier", sa danse a la puissance de ses mots. On sort de ce spectacle littéralement essoré, épuisé d'émotion mais fringant d'une ardeur neuve à embrasser la vie.

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

Je vis dans une maison qui n'existe pas

Texte : Laurène Marx

Mise en espace : Laurène Marx et Fanny Sintès

Jeu : Laurène Marx

Création sonore : Nils Rougé

Durée : 1h30

Présenté les 30 et 31 mai 2023 à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival ZOOM

cult. news

Théâtre

La déclaration d'amour aux fous et aux folles de Laurène Marx

par Amélie Blaustein-Niddam
12.04.2024

Vendredi 12 avril 2024

Elle nous avait cloué.e.s sur place il y a presque un an, à la même heure, dans le même lieu, Théâtre Ouvert. Il y a un an donc. Je vis dans une maison qui n'existe pas était une lecture surpuissante. Aujourd'hui, ce texte est mis en scène à la perfection par Laurène Marx et Jessica Guilloud, et le spectacle, lui, existe plus que jamais.

« Je m'appelle Nikki et j'habite dans une maison qui n'existe pas »

D'abord, il y a sa voix sans son corps qui nous dit ça : « Je m'appelle Nikki et j'habite dans une maison qui n'existe pas. » Pendant tout en temps, Laurène nous dit d'une voix basse cette histoire qui est la sienne. Elle n'est plus une enfant, elle est folle, elle le dit. Dans sa maison qui n'existe pas, un monde s'agite. Il y a Madame Monstre très présente et qui parfois a raison (oui, Laurène, « tu es trop cool ! »), des Tout-Petits qui se cachent, et Nuage, le nuage qui cache la lumière. Nikki est très en colère, elle a perdu son calme, et pourtant, sa voix, elle, est douce et calme. Laurène Marx, apparaît. Seule en scène et cependant très habitée. Elle apparaît en bord de scène, assise en tailleur. Et elle parle d'elle, enfin, de Nikki. Et nous, nous sommes suspendu.e.s à ses lèvres rouge sang, nous avalons les mots qu'elle assène pour tenter de les connaître par cœur, tout de suite. L'écriture de Laurène est folle, c'est-à-dire qu'elle fait autant peur qu'elle fait rire. Elle est viscérale.

« La poésie ne sera jamais la vie, ça me tue »

L'écriture de Laurène Marx est une révolution. Dans nos derniers Plans Cult de la semaine, je parlais d'elle (oui parfois, il faut s'autoriser à dire « je »), je disais que si Baudelaire existait aujourd'hui, il serait elle, cette femme trans non binaire, écorchée très vive. Sa poésie est unique autant que sa présence précise sur cette scène vide d'objets, mais pleine de sens. La

lumière de Kelig Le Bars, qui va d'une barre blanche à des halos arc-en-ciel, nous fait glisser dans la schizophrénie. Laurène fait dire à Nikki : « Parfois, je prends trop de médicaments aussi. Je crois que je me dis que si j'en prends beaucoup d'un seul coup, ça va me guérir d'un seul coup... au moins me soulager du poids de ma vie... » Elle lui fait répéter que plus elle est beaucoup, plus elle est seule. Nikki entend des voix qui lui parlent, et ces voix prennent des formes, se chargent en détail. Pourquoi tout ça n'aurait-il pas le droit d'exister « réellement » comme elle dit ? Cela, tout cela, ça crée une colère sourde.

« Il y a pas longtemps je suis rentrée dans une colère je suis rentré et je suis pas sortie depuis.
Depuis je cherche la sortie de la colère.... »

« Il suffit pas de comprendre pour comprendre »

Le décalage entre la violence inouïe de ce qu'elle charrie et la douceur de la voix devient une alliance. Nikki sait qu'elle souffre de troubles dissociatifs de la personnalité. Elle sait aussi que cela fait d'elle qui elle est. Le texte, le jeu, la direction sont tous politiques et urgents. Le travail de distorsion de la voix pour rendre les habitant.e.s intérieur.e.s du cerveau de Nikki est très juste, très concret. Je vis dans une maison qui n'existe pas rappelle un fait : la normalité est une construction et pourtant ce fait est sans cesse piétiné. Laurène Marx manifeste sans hausser le ton, de sa présence totale, contre « l'immense pression que subissent les gens qui ne sont pas conformes ». Je vis dans une maison qui n'existe pas est autant une poésie, un pur monologue de théâtre, un manifeste pour que la différence arrête d'être un scandale et un partage du personnel vers l'universel.

Amélie Blaustein-Niddam

[Laurène Marx reprend le pouvoir au nom des femmes transgenres - Le Soir](#)

ACCUEIL • CULTURE

Laurène Marx reprend le pouvoir au nom des femmes transgenres

Imaginez un mélange entre Blanche Gardin et Virginie Despentes. Laurène Marx a l'humour cinglant de l'une, la plume cash de l'autre, mais aussi un style bien à elle pour reprendre le pouvoir sur la parole intime des personnes transgenres. « Pour un temps sois peu » dézingue notre société normative au théâtre National.



Seule sur scène, Laurène Marx détaille sans fard le parcours d'une femme trans. - Pauline Le Goff



Journaliste au pôle Culture
Par **Catherine Makereel**

Publié le 29/03/2024 à 11:00 | Temps de lecture: 6 min ⌚

L'idée c'est un truc du genre : ah... OK, merde... je suis une meuf je crois... je suis une trans je crois... Mais en substance... c'est ça... un peu comme quand t'es persuadée d'avoir laissé le gaz allumé et que tu peux pas aller vérifier. Là, le gaz, il fuit depuis quinze ans, vingt ans et ça va péter... c'est l'heure d'implorer et crois-moi, c'est graphique. » Pour raconter son histoire, Laurène Marx évoque d'emblée une fuite de gaz et très vite, on comprend que cette image résume assez bien l'artiste elle-même : avec son verbe hautement inflammable, l'autrice et interprète aime jouer avec le soufre. C'est inodore mais, vous, spectateurs, avez l'impression que ses vanes peuvent vous exploser à la figure à chaque instant. Oh, pas de dégâts matériels à craindre, rassurez-vous ! Non, sa tuyauterie à elle, ce sont les planches de théâtre et les déflagrations qu'elle engendre risquent surtout de vous faire rire, vous faire mal ou vous guérir.

Proche du stand-up mais aussi du rap, *Pour un temps sois peu* manie la punchline comme un film de Kurosawa le katana. C'est incisif et absolument imparable pour décrire les détails cruels mais bien réels du parcours d'une femme trans. Mises en scène par Fanny Sintès, ses vanes sont autant d'entailles pour dire le parcours d'une transition comparable, globalement, au fait de marcher sur une mine, pour dire les maltraitements médicaux et les humiliations quotidiennes, pour dire l'annihilation de l'être (« C'est comme se mettre une balle dans la tête (...) Tu te stoppes net dans l'élan de la vie. T'étais peut-être en train de courir vers une fille, peut-être que t'allais faire un grand pas dans ta carrière mais t'iras pas plus loin, tu iras pas là où tu allais »), pour dire la chute spectaculaire de l'espérance de vie (« Si tu veux recalculer ton espérance de vie, tu fais comme pour les chiens, et tu divises par 5 ou 6. Y a urgence, tu te dépêches de vivre, même en désordre, même à l'envers »), pour dire toutes les « sœurs » qui tombent sous les coups de ces hommes qui attendent dehors avec des torches et des fourches.

Des injonctions toxiques

Avec un humour noir qui dégoupille des vérités cuisantes à la minute – genre Blanche Gardin *meets* Virginie Despentes –, Laurène Marx nous questionne sur le calvaire des femmes trans, mais aussi sur la dangerosité d'une société

normative qui règne à coups d'injonctions toxiques. Trouver la bonne démarche, relâcher le poignet (mais pas trop, « sinon ça fait pédé »), rentrer le ventre, avancer les lèvres, creuser les joues, prendre un air triste, avoir l'air fière mais pas trop non plus (« tu es une femme après tout »), bref cocher toutes les cases et se rendre compte que, socialement, « faut être profondément stupide pour vouloir être une femme ». En parlant de son vécu, Laurène Marx questionne le patriarcat, les assignations, la féminité. En abordant la modification génitale, elle met aussi en lumière celles et ceux qui fuient la binarité.

Avec sa tchatche péremptoire, l'artiste a trouvé un ton unique, loin du dolorisme torturé habituellement associé à cette thématique. Cette langue trash, furieuse et hypnotique, Laurène Marx a mis près de vingt ans à la trouver. « J'ai arrêté l'école à 15 ans », nous confie la Française quand nous la rencontrons à une terrasse de café, à Schaerbeek. « Depuis que j'ai 15 ans, je veux écrire. » Très vite, le rap la fascine – « En trois minutes, tu dis plein de choses sur la société » – et le stand-up achève de la guider : « La punchline est d'une immense mauvaise foi mais part aussi d'une vérité. J'endors avec du léger et, d'un coup, je lance un truc de ouf et là, le public est piégé. » Quant au déclic de *Pour un temps sois peu*, c'est simple, explique Laurène Marx : « J'ai transitionné. Il y avait une urgence à raconter. La perte de privilège, plus d'accès à l'emploi, plus d'argent, pas de cellule familiale, les micro-agressions : le quotidien était très dur. Quand tu transitionnes, il y a une étrangeté chez toi qui émerge encore plus et qui met mal à l'aise les gens. Ça questionne ton rapport à la normalité, ça donne le vertige. »

Plus de fluidité

Le succès est fulgurant. Alors que la pièce arrive bientôt à sa centième représentation, Laurène Marx avoue recevoir beaucoup de messages positifs. « Je m'étais préparée à une adversité qui n'est jamais venue. Par contre, alors que j'ai eu le prix des Lycéens et que j'ai plein de jeunes fans, aucune école n'est encore venue me voir. Les profs refusent. Ils ne veulent pas avoir de problème, ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils font de la propagande LGBT. Je suis triste que mon spectacle soit polarisant juste parce que je suis trans. C'est un spectacle sur la normativité, pas sur les trans. J'ai aussi tout un public de femmes cis qui se retrouvent dans la critique des injonctions à être la femme parfaite. »

Quand on lui fait part d'un sentiment de filiation avec Virginie Despentes, sa réponse fuse : « C'est la virilité. Elle et moi, on a une brutalité qu'on associe à la masculinité, mais c'est ridicule. La brutalité, c'est une énergie, une force, ce n'est pas forcément négatif. Une écriture de femme, aujourd'hui, ça doit être policé, c'est là pour plaire, ne pas violenter. On me dit que mes posts Instagram sont violents, mais j'ai envie de répondre : "Vous savez ce que c'est la violence ? Je la vis au quotidien. Peut-être que mon registre vous déplaît mais ce n'est pas de la violence. Etre trans, c'est être agressée, harcelée quotidiennement. Et encore, moi, avec mes tatouages et mes grosses bagues, personne ne me fait chier, mais celles qui sont en robe, c'est violent." »

« Quand tu es trans, on attend que tu fasses tout pour changer de voix, avoir les codes de féminité, la douceur. Moi, à un moment, j'ai décidé que ma force, c'est ma brutalité et tant pis si on m'appellera plus souvent "Monsieur". Au moins, je vais laisser une trace. De toute façon, tu rêves toute ta vie de porter une robe, tu le fais dix minutes et tu renonces aussitôt. La robe, c'est soit un signe de sexualisation, soit un signe de faiblesse et tu sais qu'on va finir par te l'arracher. » Aujourd'hui, Laurène Marx prêche pour la fluidité. « J'ai lu qu'un jeune sur trois se revendique queer. Eh bien, nous, on pave la voie de ça comme nos sœurs, avant, qui se faisaient mettre du silicone industriel dans les caves. On pave la voie de quelque chose qui va devenir une nouvelle normalité. On ne sera pas tous trans, mais les gens seront un peu plus libres de faire ce qu'ils veulent. Et peut-être même que, petit à petit, on en parlera moins. »

Jusqu'au 6/4 au théâtre National, Bruxelles.

Faut-il être trans pour jouer une trans ?

Par **Catherine Makereel**

En janvier 2023, *Pour un temps sois peu* devait être joué au Théâtre 13 à Paris. Le hic ? Dans cette version mise en scène par Léna Paugam, c'est une actrice cisgenre qui endossait le rôle écrit par Laurène Marx. Un choix qui a suscité un vif débat, jusqu'à l'annulation pure et simple de cette production. « Ce serait une hérésie que mon texte soit joué par une femme non trans », affirme l'autrice. « *Pour un temps sois peu* est un manifeste, une reprise de pouvoir sur la parole intime des trans. Une

tentative de créer plus de culture. Plus de culture, pas plus de fantasme. Plus on est proche du sujet et moins la réalité est déformée. Et c'est ici précisément que va s'imposer la différence fondamentale entre créer de la culture et créer du fantasme. Plus on est proche de quelque chose et plus on fera preuve de tendresse, plus on est en capacité d'entendre le cœur battre. Je reçois plein de messages de jeunes trans qui m'écrivent aussi que voir une trans sur scène qui réussit, ça leur fait du bien. C'est cela créer de la culture. »

L'enjeu est donc aussi d'œuvrer à la représentativité des personnes transgenres. « L'idée est de dire : "Laissez-nous ce rôle parce qu'on n'en a déjà pas beaucoup." Depuis le succès de ma pièce, qui tourne depuis plus d'un an, je n'ai pas eu une seule offre d'emploi, ni en jeu ni en commande d'écriture. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a tout simplement pas de rôle pour moi. Quand on est transgenre, à part jouer la pute ou le petit garçon qui transitionne, il n'y a rien dans l'imaginaire collectif. Et on ne me fera jamais jouer un rôle d'une personne "normale" qui fait des trucs normaux. Si tu es trans et que tu es dans un film, c'est que c'est un film sur les trans. On ne voit jamais un film dans lequel passe un trans qui est juste une bonne copine ou la maraîchère du coin. » Le manque de présence transgenre au théâtre, au cinéma ou à la télé fait bondir

Laurène Marx : « Je mets quiconque au défi de me citer cinq personnes trans connues. Statistiquement, il y en a, mais on nous empêche d'accéder à ces sphères-là parce qu'on considère apparemment que notre seule existence constitue de la propagande. »

cult. news

sont... → 06.05.24 : Bernard Pivot est mort à 89 ans → 01.05.24 : Paul Auster est mort à 77 ans → 18.04.24: Sylvain Amic, nouveau directeur des musées

Théâtre

« Jag et Johnny » : un retour au pays natal qui a du chien à Théâtre Ouvert

par Amélie Blaustein-Niddam
22.05.2024



Pour la première fois, l'immense autrice et comédienne Laurène Marx passe de l'autre côté de la scène pour diriger (avec elle), à la perfection, les mots et la diction de Jessica Guilloud. *Jag et Johnny* est une histoire de lutte des classes dont les mots vous attrapent par le bout du cœur.

« Le jour où il n'y aura plus d'enfance où retourner »

Sur le plateau nu, la lumière arrive d'un coup. On découvre Jag et Johnny. Jag, c'est le surnom de Jessica et Johnny, c'est son chien. Un vieux chien dont le cœur appuie sur sa gorge, et même si c'est putain de beau à dire – Le cœur appuie sur sa gorge – du point de vue canin cela n'a rien de cool. C'est même grave. Johnny ne va pas très bien. Et elle, Jessica-Jess-Yag, comment va-t-elle ? Elle ne va pas si mal, même si elle raconte des « trucs deep », oui, ce n'est pas si mal. L'écriture de Laurène Marx est ce que nous aimons nommer du woke-universel. Elle écrit de sa place et cela devient collectif. Ici, elle a utilisé le même procédé en l'appliquant à une autre. Ce que nous recevons, c'est donc le récit précis de la vie de Jessica Guilloud. Avec elle, nous arrivons chez elle, enfin, chez son « elle » petite fille et adolescente, chez sa mère et Thierry, le beau-père finalement solide, pour l'anniversaire de Gérard, loin bien loin de Paris. Alors, Jag, « pourquoi tu rentres ? »

« Elle ne dit pas ses larmes, elle pleure ses mots »

Cela arrive à quiconque quitte sa province pour la grande ville, ici ou ailleurs. Le retour est toujours un choc. « (...) Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis bourgeois, et que, quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère, c'est un autre langage. C'est la même langue, mais c'est un autre langage (...) » Les mots, les accents, les attitudes changent. Jag a beau être lucide sur les luttes à mener contre le capitalisme et le patriarcat, pour l'écologie et l'égalité entre les humains, elle est déconnectée. Elle passe du coq à l'âne, ou plutôt de l'escalier de chez sa mère au canapé de chez pépé et mémé, sa vraie « safe place », et au fur et à mesure, on voyage dans sa terre populaire, pauvre même, à l'aide de descriptions pleines d'images très concrètes et souvent crues.

« Elle ne dit pas ses larmes, elle pleure ses mots »

Cela arrive à quiconque quitte sa province pour la grande ville, ici ou ailleurs. Le retour est toujours un choc. « (...) Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis bourgeois, et que, quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère, c'est un autre langage. C'est la même langue, mais c'est un autre langage (...) » Les mots, les accents, les attitudes changent. Jag a beau être lucide sur les luttes à mener contre le capitalisme et le patriarcat, pour l'écologie et l'égalité entre les humains, elle est déconnectée. Elle passe du coq à l'âne, ou plutôt de l'escalier de chez sa mère au canapé de chez pépé et mémé, sa vraie « safe place », et au fur et à mesure, on voyage dans sa terre populaire, pauvre même, à l'aide de descriptions pleines d'images très concrètes et souvent crues.

« Il faut raconter toutes les histoires »

L'écriture et la diction sont sans cesse suspendues, comme si Laurène Marx nous tenait par un fil au bord de la rupture. Jag, avec pour seul soutien son cher Johnny qui semble lui donner toute la force du monde, délivre sans artifice ce conte réel, ce partage de la vie dans laquelle elle a grandi, ce qui lui permet de ne jamais être dupe dans le monde des bourgeois. Le parallèle entre la ville et la campagne est cruel, comme chez Édouard Louis ou Jean-Luc Lagarce : on y boit, mais pas pareil ; on est fou, mais pas pareil. La violence explose partout dans des zones où la précarité est la norme. Au bord d'un stand-up sans comédie, où l'on rit du pire tout le temps, *Jag et Johnny* nous emmène loin, dans une réalité rurale invisible.

Vu en représentation unique le 21
mai à Théâtre Ouvert. Tournée à
suivre.

Visuel : ©Théâtre Ouvert